

## « Le jugement, moi, les autres... et Dieu »

*Quelques éléments de résumé et de rappel de la soirée de réflexion du 5 novembre 2014, animée par Marie-Laure Krafft Golay, Stefan Wilczynski, John Ebbutt et Lara Kneubühler*

Jugement → culpabilité, faute, manquement, verdict, transgression, souffrance, tribunal, prison, rancune, séparation....

Nous associons spontanément toutes sortes de mots à ce mot « jugement ». Ceux qui nous viennent d'abord sont plutôt négatifs. Le mot pardon, le mot réconciliation, le mot décision viennent dans un second temps, presque chez tout le monde.

Cette soirée de réflexion s'est centrée sur les jugements interpersonnels, ceux que nous portons sur les autres ou/et que les autres portent sur nous, en laissant de côté les questions judiciaires et juridiques, abordées dans la conférence du 19 novembre. Bien sûr que nous n'avons pas parlé des contenus des jugements, et que nous nous sommes abstenus de juger des comportements ou des personnes, présentes ou absentes. Nous avons réfléchi au fait qu'il nous est impossible de vivre sans juger, et des implications d'une telle constatation.

Le jugement est présent en nous, il n'est pas seulement négatif, il est lié à l'esprit critique que nous devons développer pour évoluer, il contribue à nos choix et aux critères qui les fondent. Critiquer le fait de juger l'autre ne signifie pas rêver d'une société idéalisée où tout le monde s'aime, ni d'une société uniformisée, avec la pensée unique comme moteur ! Surtout pas.

Par contre, si nos jugements deviennent des vérités définitives, s'ils enferment l'autre dans une catégorie ou l'écrasent, alors ils ne sont plus porteurs de vie. Ils deviennent des prisons pour ceux qui les subissent. C'est le message de l'Evangile : le jugement est très risqué, il peut causer beaucoup de souffrance et d'isolement. Il réduit l'autre à ce qu'il fait ou à ce qu'il montre de lui. Il devient un instrument de pouvoir, également.

Eglise → jugement de Dieu → culpabilité, morale, mérites...

C'est un thème vaste et complexe. Dans la Bible on trouve effectivement un Dieu qui juge, qui se fâche, qui réprimande et qui punit. Le peuple de la Bible évolue sans cesse entre adhésion et transgression, voire même il se détourne carrément de Dieu. Et les écrits bibliques nous racontent des étapes d'humanité, avec leur lot de joies, de misères, de réussites et de déroutes, tout en nous disant comment, selon les auteurs, Dieu est intervenu ou non dans ces périodes. C'est vrai que les textes bibliques nous parlent d'un Dieu difficile, un Dieu exigeant, très en colère parfois. Mais les mots pour décrire ces colères sont très humains, et révèlent quand même tout au long des récits un Dieu qui voudrait que ses créatures soient heureuses, debout, et qu'elles bâtissent et inventent et aiment, au lieu de jalouser, de détruire et de se fourvoyer.

Mais il est important de rappeler que les mots de la Bible sont des mots d'humains, et que ce sont les humains qui ont fait du jugement un outil de pouvoir, de contrôle sur l'autre, voire de mépris et d'écrasement. La justice humaine est nécessaire pour permettre de vivre en société, mais elle n'est pas la justice de Dieu, et les confondre est un peu court. Les jugements de Dieu, eux, visent toujours à permettre plus de vie, plus d'espérance, ils visent à ouvrir un chemin nouveau.

Le texte de l'Evangile de Jean, ch. 8.-1-11 nous rappelle une rencontre marquante de Jésus avec la femme adultère. Cette femme, dont on ne sait presque rien, est traînée devant Jésus comme un objet, une moins que rien. Elle n'a pas le droit à la parole, elle est un prétexte pour faire tomber Jésus dans un piège : s'il la condamne, c'est qu'il contredit tout le message dont il se déclare porteur; s'il ne la condamne pas, c'est que décidément il ne respecte rien, même pas la Loi de Moïse, alors comment peut-il prétendre qu'il vient de Dieu !

Le rendez-vous forcé entre tous ces acteurs, ce jour-là sur cette place, est prévu comme un rendez-vous de mort : la mort de cette femme qui est réduite à ses mauvaises actions, et la mort de Jésus, qui fait partie des projets des chefs religieux qui la lui amènent.

Or voilà que Jésus, par ses paroles et par son attitude, fait de cette rencontre une ouverture possible vers un nouveau projet de vie.

Tout d'abord, il ne condamne personne : ni les accusateurs de la femme, ses détracteurs, ni la femme elle-même. Il renvoie les accusateurs à leur responsabilité personnelle, en les invitant à un examen de conscience. Ils doivent examiner leur vie, pour voir si vraiment ils peuvent se permettre de tuer cette femme ou s'il serait mieux pour eux de prendre leur propre vie en main.... Les voilà qui s'en vont, dépités sans doute, et obligés de se souvenir de leurs propres manquements. En plus, ils n'ont pas pu piéger Jésus, ce qui doit leur laisser un petit goût amer dans la bouche.

Ensuite Jésus, seul face à cette femme, ne la condamne pas non plus. Il ne lui dit pas qu'elle n'a « rien fait de mal », il ne lui dit pas « ce n'est pas grave du tout ». Il l'envoie, en l'invitant à ne plus pécher, donc à changer de vie, à retrouver le projet de Dieu pour elle et son lien avec Dieu. Ce projet, c'est un projet de vie, jamais de mort ! Cette femme reçoit sa vie une seconde fois, avec l'appel pressant à la rendre meilleure. Non pas pour faire plaisir à Dieu, mais parce que Dieu la veut debout, digne et tête haute, pardonnée et responsable d'elle. C'est le projet de Dieu pour elle comme pour chaque être humain, chacun de nous.

Enfin il y a l'attitude physique de Jésus. Interpellé, par deux fois il se baisse vers le sol pour écrire. Quoi, nous ne le saurons jamais, il y a tant de conjectures à ce sujet... Par contre, j'aime bien penser, avec la théologienne Lytta Basset, que Jésus s'est baissé par deux fois parce qu'il laissait place à Dieu, son Père. Jésus, comme souvent, dans une humilité extraordinaire, ne s'est pas pris pour le grand maître, le juge en chef, capable et en droit de décider par lui-même du sort de cette femme, du sort de ses accusateurs. Jésus a une seule référence, un seul lien : son Dieu, son Père. C'est à travers le regard d'amour de son Père, dont il est porteur et messenger, que Jésus regarde tous les protagonistes de la scène.

Magnifique rencontre, qui nous rappelle que le jugement de Dieu n'est pas sans appel, qu'il ne s'agit pas de marquer des points ou de suivre une recette de cuisine pour être aimés, pour devenir des vivants au sens profond du mot. Ce texte de l'Évangile de Jean nous invite nous aussi, clairement, d'une part à « balayer devant notre porte », pour retrouver en nous l'amour de Dieu et le sens de l'Évangile, et d'autre part, il nous invite à poser sur nous-mêmes, sur les autres et sur le monde un regard d'amour d'abord. Il ne s'agit pas d'aimer tout le monde et de mettre des lunettes roses... mais de nous souvenir que les jugements catégoriques, définitifs, ceux que nous émettons comme ceux que nous subissons, ne sont en aucun cas porteurs de vie et d'espérance.

Durant la soirée du 5 novembre nous n'avons bien sûr pas fait le tour de cette question, complexe et pleine de facettes différentes. Mais nous avons osé nous plonger dans la réflexion, et explorer différentes pistes tous ensemble, dans une belle confiance, malgré la surprise de devoir se mettre en plusieurs groupes pour réfléchir et s'exprimer. Vous venez de lire un condensé, bien sûr incomplet, de tous les échanges riches et intéressants qui ont eu lieu. Merci à chacune et chacun de son apport et de son ouverture au dialogue.

Marie-Laure Krafft Golay